

Ici et Ailleurs

*une nouvelle de
Georges Zadrozynski*

Chapitre I : Prologue

Je viens de trouver ce vieil enregistreur magnéto-optique parmi les décombres. Par chance, il y a un disque vierge et des piles à l'intérieur. C'est une incroyable qu'il marche encore. Etonnant... avec tous les dégâts qu'il y a eu...!

-soupir-

Je suis à bout de force, je n'aurais jamais eu le courage d'écrire. De toute façon, jamais je n'aurais pu trouver papier, ni stylo. Quasiment tout a brûlé. C'est presque un miracle si moi, je suis encore en vie. Alors vous pensez, du papier...

Tout ce que je vois est morne et triste. Le ciel, comme à son habitude, est sans reflets, sans nuage, diffusant de façon toujours aussi passive sa lumière froide. Pas de vent. Rien ne bouge. Tout n'est que ruine, et fumée. Dire que tout cela, c'est de ma faute !

Il faut bien que je l'avoue : si je n'étais pas intervenu dans le cours des choses, absolument rien de tout cela ne serait arrivé, et je serais actuellement en train de boire une bière avec mes copains. Mais là, avec moi, il n'y a ni bière, ni rien à boire... et encore moins mes amis. Je meurs de soif. Je suis seul dans ce monde effondré et croulant, ici où le temps ne semble même plus s'écouler tellement le paysage qui s'offre à mes yeux est figé.

Je me suis allongé pour raconter cette histoire. Je ne pense pas que je me relèverai. De toute façon, à quoi bon se relever après tout ceci ? A quoi bon continuer à vivre seul dans un monde après une apocalypse ? Je préfère me laisser mourir ici. Ma jambe me fait mal : j'ai buté sur des gravats, tout à l'heure. J'ai l'impression que mon tibia droit est fracturé. Mais qu'importe ! En espérant que ce mini-disc vous parviendra, à vous ou à un autre, qui, comme moi, aura eu le même don

que moi... C'est une sorte d'héritage, que je laisse là, en quelque sorte, une banque de données, pour vous, futurs auditeurs qui réinvestiront cet endroit... un jour... peut-être ! J'espère que vous en ferez un meilleur usage que moi.

J'ai mal aux yeux. Cette lumière impersonnelle, si triste et si glaciale va finir par m'éblouir. Elle envahit ma tête. J'ai peur de devenir fou avant d'avoir fini de raconter mon histoire. Vous ne pouvez pas savoir combien il est difficile de résister dans un monde sans bruit... Rapidement, ce silence vous envahit les oreilles ; vous êtes assourdi par lui. Cela fait une semaine, je pense, que je suis dans cette situation. J'avais espéré, dans un premier temps, que je n'étais pas le seul rescapé. J'ai entrepris, au départ, de rechercher d'autres survivants, dans le but de réfléchir communément sur une amélioration de notre sort.

Mais je n'ai, si ce ne sont quelques insectes, encore rencontré aucune âme qui vive. Ces pauvres et ridicules bestioles ne pourront pas subsister ici : il n'y a rien manger pour eux. En ce qui me concerne, je n'ai plus rien avalé depuis une semaine. J'ai à peine bu, et j'ai énormément de mal à parler... vous pouvez l'entendre à ma voix. Elle est sèche et rauque, n'est-ce pas ? Moi-même, à m'entendre, je me fais à la fois pitié et... surtout peur. Lorsque la seule voix que vous entendez est la vôtre, et que vous la percevez abîmée, raclée, vous finissez par vous demander si la dernière parcelle de vie qui vous entoure n'est pas en train de lentement s'évanouir.

Qu'importe ? Je vais bientôt mourir, c'est une fatalité. J'espère seulement que s'il y a un être supérieur, il me prêterait la force de terminer mon récit. C'était il y a quelques années...

Chapitre II : Le Marais

Tout commença lors d'un petit voyage près de LaFayette, dans l'ouest de la Louisiane. Je me souviens avoir fait une expédition près des marais. Je ne sais pour quelle raison, ces marais m'avaient plus ou moins... disons... attiré. J'avais lu une brochure dans mon hôtel qui indiquait : " Marcus De La Houssaye - Voyage de 2 heures dans les marais. ". Ce jour là, je n'avais rien de particulier à faire, alors, histoire de dire " j'ai visité les marais ", je m'y suis rendu.

Je m'approchais de la berge et regardais rapidement ma montre... Il me restait quelques minutes avant l'horaire. Je fis quelques pas sur l'embarcadère en bois, regardant les petites bestioles qui se promenaient à fleur de l'eau. Au bout de quelques minutes, je vis un couple de retraités new-yorkais. Ils paraissaient se diriger vers moi. Quand ils m'eurent rejoint, j'engageais la conversation...

- Bonjour !

- Bonjour Monsieur. Vous attendez probablement pour le voyage dans les marais ?

- Absolument... vous aussi, je suppose.

La discussion qui suivit n'était pas extrêmement intéressante. Je ne m'en souviens d'ailleurs plus, si ce n'est que nous parlâmes du temps qu'il faisait, tout d'abord, puis nous avons enchaîné de je ne sais trop quelle manière sur la qualité des hot-dogs. De toute façon, Cette conversation, totalement dénuée d'importance, n'eut pas le moindre impact par la suite. Puis un homme arriva dans une voiture tout-terrain, accompagné de quatre ou cinq chiens et chiennes. Nous le saluâmes, et nous l'aidâmes à descendre une embarcation de son véhicule. Je me souviens que quand nous partîmes, il était environ quatre heures. Nous étions cinq passagers à bord de son petit bateau en métal : le couple de retraités, le conducteur, un de ses chiens, et enfin, moi-même.

Je me souviens parfaitement de notre guide. Son nom était Marcus De La Houssaye, descendant d'une famille d'acadiens, mêlée à des indiens et autres autochtones de l'Amérique des six derniers siècles, et de familles Françaises

venues s'installer dans le nouveau monde pour exploiter le coton (Vous aurez peut-être fait le rapprochement avec le Cap *La Houssaye*, sur l'île de la Réunion). C'était un " authentique " Louisianais, en quelque sorte. Il était nu-pieds et portait un blouson de cuir et un chapeau, à la " Indiana Jones ". Il avait une bonne bouille, mais était affreusement rasé... et probablement mal lavé. En fait, il devait aimer les mouches. Ce personnage, pourtant, n'avait rien de repoussant : il était sympathique, éloquent, et connaissait bien son sujet. D'ailleurs, il pestait contre le " guide du routard " qui avait fait un jugement –même si flatteur- injuste sur son entreprise de visite des marais. Notre guide disait :

- Yeah ! Il a marqué que je peux transporter trois personnes au maximum. Mais moi, je vous promets qu'on déjà monté à plus de douze dans mon bateau¹ ! Et sans problème ! Bloody Frenchmen !

Au fil de notre petite excursion, nous croisâmes entre autres, caïmans, ibis, grues, et autres rongeurs qui se réfugiaient dans les creux des arbres à notre approche. Puis à un moment, notre guide s'approcha d'un superbe arbre tricentenaire maculé de mousse espagnole. Il dit :

- Look this ! C'est là un arbre extraordinaire. Il rayonne dans ces marais, dont'ya think ? Les vieux hommes et les adeptes du surnaturel disent qu'il s'agirait là d'un personnage vaudou extrêmement important qui aurait été transformé en arbre, puis serait apparu au milieu de ces marais – but you know, stories...

Je ne sus pourquoi, mais cet arbre m'intrigua. Son bois était effectivement très beau, et semblait résistant. Comme s'il avait réellement quelque chose de particulier. Très discrètement, je me penchais hors du bateau, j'arrachais en passant un morceau de bois – mal m'en pris, je le regretterai par la suite - de ce magnifique arbre qui émergeait, puis je le mis innocemment dans la poche de mon blouson.

¹ Authentique. Si vous faites un tour du côté de Lafayette, je ne saurais que trop vous conseiller d'aller visiter ces marais en fin d'après-midi avec ce guide. Vous passerez un moment inoubliable.

Quand nous rentrâmes sur la berge, il était près de dix-neuf heures. Je remerciais cordialement notre excellent guide et lui offrit un généreux pourboire. Une petite pluie fine tombait sur nos visages depuis plus de dix minutes, et il faisait presque nuit. Alors je remontais rapidement dans ma Buick et fis route vers mon hôtel.

Chapitre III : La Racine

Ah ! Cette fameuse racine ! J'aurais mieux fait, ce jour là, de me casser une jambe. Rien ne serait jamais arrivé. Mais non, il a fallu que je la ramasse. Il y avait bien cinq ans, déjà, que je l'avais tout au fond de la poche de mon blouson, quand c'est au hasard d'une promenade dans la rue Toulouse, au French Quarter que je passais devant le " Voodoo Museum ", le musée vaudou.

Il faut dire que ça faisait presque dix ans que j'habitais en Louisiane, à la Nouvelle Orléans, et je n'avais jamais mis les pieds dans cet endroit. De nouveau, je ne sais pas ce qui me pris. Je me dis... pourquoi ne pas y jeter un petit coup d'œil ? C'était un concours de circonstances, évidemment. Pour moi, le vaudou n'était rien d'autre qu'un folklore local, inhérent aux créoles. Je n'aurais jamais pensé que le fait d'entrer dans ce musée pourrait changer tout à fait le cours même de mon existence. Je me trompais...

Le magasin avait pour enseigne une pancarte en bois noir, sur lequel était gravé " Voodoo Museum ". La devanture, une petite vitrine, laissait apparaître quelques objets plus ou moins étranges : des bougies de diverses couleurs, de toutes petites fioles contenant des quantités infimes de liquide - des philtres, et d'autres babioles en carton et en tissus, des petites poupées en laine, ou des cercueils en papier sombre... tout ce qu'il y avait de plus standard pour un musée - magasin - de ce genre.

On pouvait distinguer à l'intérieur, sur les murs, un grand nombre d'étagères avec des livres très divers, traitant de près ou de loin du vaudou. Au centre de la pièce se trouvait une jeune femme - une métisse, une superbe créature, par ailleurs - accoudée derrière un comptoir. Sur la droite partait un couloir sombre, vers, probablement, une salle d'exposition. A gauche du comptoir, on pouvait voir une très vieille chaise en osier sur laquelle était assise, endormie, une vieille grand-mère créole qui paraissait avoir dans les quatre-vingts ans.

A peine y avais-je pénétré dans le magasin qu'il se produit quelque chose d'extrêmement singulier...

- Bonjour Monsieur, me dit la vendeuse, qui attira immédiatement mon regard.

J'esquissais un large sourire et ouvris ma bouche pour lui répondre, quand la vieille femme qui semblait somnoler au fond du magasin se leva et cria :

- Il est là, je le sens ! Il est revenu ! Je sens sa présence !

Elle se rassit aussitôt, me fixant sévèrement avec ses yeux globuleux.

- Calmez-vous, madame, je lui répondit. Que vous arrive-t-il donc ?

- J'ai senti en vous, pendant une seconde, la présence de Mojo-Kombo, le très grand prêtre.

Je me retournais vers la petite vendeuse et lui dis en aparté :

- Dites-moi... c'est super chouette comme accueil ! Tous les clients y ont droit, ou je suis votre millième visiteur ? Je ne sais pas ce que je lui ai fait, mais elle a l'air de m'en vouloir ! Vous avez vu son regard ?

- Je vous assure, monsieur, que je ne sais pas ce qui lui prend ! C'est la première fois que ça arrive... vraiment...

- Ah ? Bon ! Mais pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai ?

La vieille me répondit alors :

- Vous avez sur vous l'esprit de Mojo-Kombo ! L'esprit de Mojo-Kombo !

La jeune vendeuse me questionna :

- Avez vous une amulette sur vous ?

- Non, je ne fume pas !

- Non, je veux parler d'une amulette ! d'un gris-gris.

- Non, je n'ai rien, rien du tout ...

Inconsciemment, je mis mes mains dans mes poches, et tombais sur le fameux morceau de l'arbre, que je sortis aussitôt.

- La seule chose que j'ai, dis-je, c'est ce vieux morceau de bois.

Dans un sursaut brusque, la vieille se leva.

- C'est lui, c'est Mojo-Kombo, reprit la vieille ! Il est revenu, il est de retour !

Je posais la racine sur le comptoir, en fixant plus ou moins sévèrement la vendeuse, qui semblait vouloir m'indiquer avec

son regard que la vieille était folle et qu'elle ne comprenait rien à tout ça

- Enfin..., demandais-je à la jeune femme, pourriez vous m'expliquer ?!?

- Ma grand-mère pense que vous transportez avec vous l'esprit d'un grand prêtre de notre religion vaudou : Mojo-Kombo, un proche de Marie Laveau.

- Rien que ça ?

- Oui ! Je ne sais pas pourquoi. Cet homme, Mojo-Kombo, était extrêmement respecté et parmi les plus puissants. Son histoire est plus ou moins connue : Il avait un pouvoir extraordinaire : ce qui faisait sa grande force, c'est qu'il était, de loin, beaucoup plus téméraire que les autres. Il essaya de diverses mixtures et formules qu'aucun des plus expérimentés d'entre les prêtres n'auraient jamais osé envisager. On raconte qu'il aurait été métamorphosé en arbre, à la suite d'une formule qui aurait mal tourné. Mais, cet homme est mort depuis plusieurs siècles... s'il a seulement existé ...

La vieille continua :

- Oui, c'est vrai ! Mojo-Kombo a bien existé, et a été transformé ! Et son esprit est sur vous !

Chapitre IV : La Révélation

Rapidement, je leur expliquais où j'avais trouvé ce que je ne pensais être qu'un vulgaire morceau de bois. La vieille femme - qui, je l'appris plus tard, était, elle aussi, une descendante directe de la grande Marie Laveau - m'expliqua clairement la situation :

- La racine que vous avez subtilisée dans ces marais contient l'esprit de Mojo-Kombo. Il faut que vous sachiez qu'elle confère certains pouvoirs surnaturels à celui qui la détient.

Dans un premier temps, je ne la pris pas au sérieux. C'est en me moquant quelque peu d'elle que je lui répondis avec un étonnement plus ou moins simulé :

- J'aurais donc acquis quelque pouvoir occulte... Pourtant, vous savez, ça fait maintenant près de 5 ans que je possède cette racine. Et... il ne m'est jamais rien arrivé d'inhabituel, vous savez !

Mais la vieille ne se démonta pas pour autant :

- C'est bien normal, mon jeune ami... Pour posséder ce pouvoir, il y a deux conditions à remplir. La première de celles-ci, c'est qu'il vous faut une initiation au pouvoir. Et la seule et unique chose à faire pour y arriver, c'est de vous concentrer sur la racine et sur le don que pourrait vous offrir Mojo-Kombo. C'est ainsi qu'il vous sera révélé !

- Ah... bien. Mon pouvoir ! Et quel est-il ?

- Attention, pauvre incrédule ! Le pouvoir que vous allez acquérir n'est pas prédéfini. Il dépend de votre personnalité. Vous pourrez, par exemple, après votre initiation, jeter des sorts mortels, ou encore guérir des maladies incurables; qui sait ? L'esprit de Mojo-Kombo est très puissant ! Mais ce sort sera peut-être d'un tout autre ordre. C'est à vous de le découvrir.

Elle s'arrêta quelques secondes, me fixa, et reprit :

- En ce qui concerne la seconde condition ... pour activer votre pouvoir, il vous suffira de " penser " à la chose à effectuer, et de claquer des doigts de la main gauche. Si la chose demandée, celle à laquelle vous avez pensé, est en vos capacités, elle s'exécutera dans l'instant. La contrainte à tout

ceci, c'est qu'il vous faudra en permanence garder cette amulette sur vous.

Je les remercia, toutes les deux, puis je rentrais rapidement chez moi. Bien évidemment, je n'y croyais pas. C'était complètement absurde. Comment ce vulgaire et ordinaire morceau de bois - une baguette magique ? - pouvait-il me permettre d'acquérir des pouvoirs surnaturels ? C'était ridicule !

Après mûre réflexion, je me dis que je devrais probablement me débarrasser de cette racine. Après tout, ce n'était ni plus ni moins que du bois. Je me dirigeais vers ma poubelle, et fit un geste rapide pour l'ouvrir. J'allais jeter la racine, quand je me mis à réfléchir...

Il se passe toutes sortes de choses bizarres dans le monde aujourd'hui. Et moi, j'étais à la Nouvelle Orléans, la capitale du vaudou... Alors pourquoi ne pas essayer ?! Peut-être que cette racine me permettra de connaître le tirage du loto de demain ? !

Je pris la fameuse racine en main, et je m'assis à mon bureau. Je commençais à regarder cet innocent morceau de bois, à m'y intéresser. C'est vrai que, tout de même, le bois était beau, fin, noble...

Je l'avais fixée depuis à peine vingt secondes que soudainement, je vis sortir de la racine un rayon vert phosphorescent qui m'atteignit au front. C'était totalement indolore, mais tout de même très impressionnant !

Je me retrouvais alors instantanément, pour une raison que je ne compris pas immédiatement, dans un endroit étrange, extrêmement singulier. Je n'étais pas dans une pièce. D'ailleurs, il ne me semblait pas non plus être dehors. Pourtant... j'étais dans un espace immense. Tout autour de moi s'étendait l'horizon. A part ça, il n'y avait rien. Absolument rien. Rien que le sol et le ciel.... du moins si on pouvait les appeler sol et ciel...

Ce sur quoi je marchais, c'est à dire l'"en-dessous", semblait être en matière plastique, d'une couleur vogueant entre le bleu et le vert. Le ciel, ou plutôt l'"au-dessus", quant à lui, diffusait une lumière blanchâtre qui me paraissait être artificielle. Pas un seul nuage, pas un brin de vent. Pas un bruit, pas d'écho.

Ce monde apparemment sans défaut que j'appellerais " dimension Primus ", était absolument vierge.

Puis, me souvenant des dires de la vieille, je claquais des doigts et je me retrouvais comme par miracle dans mon bureau.

Chapitre V : Le Pouvoir

Cette racine était extraordinaire. C'est d'ailleurs dommage que je n'aie pas découvert ses vertus plus tôt. Au fur et à mesure des différentes expériences de mon pouvoir, je pense que j'ai réussi, de manière plus ou moins exhaustive, à cerner toutes les possibilités qui s'offraient à moi. Tout d'abord, je savais que je possédais un endroit, qui, en apparence, m'appartenait entièrement, puisque j'étais le seul à pouvoir y aller de mon plein gré, et qu'il n'y avait absolument rien qui pouvait appartenir à quelqu'un dans cet endroit. Le fait était que je pouvais, et à volonté, voyager entre notre dimension, et la dimension Primus, mais je ne pouvais, bien entendu, me trouver qu'à un endroit à la fois. Je pensais que c'était généralisé, mais je m'aperçut très vite que je constituais l'exception en matière de transfert entre dimensions.

Je pouvais, d'un simple claquement de doigt, effectuer une " copie " d'un objet, et l'envoyer de manière automatique dans la dimension Primus, l'objet restant tel quel dans le mode réel. Et à mon grand étonnement, la réplique conforme apparaissait soudainement dans ma dimension. La contrainte était que, non seulement, je ne pouvais faire qu'une et une seule " copie " de chaque entité, et que ce transfert ne marchait que dans un seul sens. Impossible, donc, d'envoyer quoi que ce soit de la dimension Primus vers le monde contemporain. De toute façon, ça n'aurait pas été extrêmement utile

Je me rendis compte, par la suite, que ce protocole relativement strict, utilisé pour les transferts, s'appliquait également aux êtres vivants. Autrement dit, il m'était possible d'effectuer la " copie " d'un humain sans qu'il s'en aperçoive, et continue d'exister dans le mode réel comme si rien ne s'était passé. En plus de cela, dès l'instant du transfert, un autre " lui " entamait une existence parallèle dans la dimension Primus. J'avais tout de même certains remords en apprenti sorcier, en démiurge que j'étais, à envoyer des êtres humains dans un monde inconnu, avec l'impossibilité de les faire revenir dans leur dimension initiale, pour la simple et bonne raison qu'ils y existaient déjà...

Dans un premier temps, j'ai pensé à remplir mon univers avec divers objets à caractère utiles, ou bien encore diverses denrées qui pourraient permettre l'éventuelle survie d'un être humain dans la dimension, ceci dans le but final de créer un écosystème complet qui pourrait exister en totale autarcie, de façon à tout ce que je place dans la dimension Primus puisse survivre sans mon aide. Mais je me rendis compte bien vite que je ne pourrais pas réaliser seul cette tâche extrêmement ardue. Je me revois encore dans les supermarchés, les grandes surfaces, et chez les grossistes divers à claquer des doigts à tout bout de champ. Tout le monde devait me prendre pour un fou ! Ce n'était, de toute manière, pas mon problème (j'avais fini par m'acheter un baladeur avec casque pour simuler le rythme de la musique sur laquelle je claquais les doigts). Au fil du temps, grâce à mes fréquentes excursions dans tous les types de magasins, j'avais fini par créer dans ma dimension une extraordinaire accumulation de produits divers qu'il m'était alors possible d'exploiter pour obtenir à peu près tout ce que je désirais avoir.

Il m'arrivait même, parfois, en prenant mille précautions pour ne pas copier d'humains, d'"importer" toute une maison, avec son équipement ménager, et ceci, en commençant, bien évidemment, par la mienne. Il m'était donc possible de vivre sans grande difficulté dans la dimension Primus. Ma principale occupation pendant mes séjours était la construction d'un jardin potager dans une serre que j'avais importée, supposé nourrir jusqu'à une bonne dizaine de personnes. J'en étais, d'ailleurs, très fier.

Mais pour l'instant, cette belle dimension était vierge – si l'on m'omet – de toute vie humaine. Elle était horriblement vide, et vous me comprendrez bien si je vous disais que je m'y sentais tout de même seul. Je résolus de revenir dans la dimension initiale pour importer de la compagnie dans ce monde si... froid, et dénué de toute personnalité.

J'avoue que, ma première idée fut d'aller visiter une agence de mannequins, et de claquer une demi-douzaine de fois des doigts de la main gauche... Mais à quoi auraient servi six jeunes femmes d'une vingtaine d'années à peine dans un tel monde, si hostile, où aucune installation digne de ce nom

n'était faite, et où il était impossible de vivre ? Sans compter qu'importer un être humain, c'était le condamner à rester jusqu'à sa mort dans la dimension Primus. Ma conscience reprit vite le dessus, et je décidais qu'il me fallait en priorité " embaucher " ingénieurs, techniciens, ouvriers, savants, et toute personne susceptible de recréer un monde viable où je comptais héberger une petite centaine de personnes à long terme.

Chapitre VI : La Construction

Je consacrais alors beaucoup de temps à la recherche de ces personnes. Je prenais moult rendez-vous, pour soi-disant trouver la perle rare, le meilleur ingénieur, les techniciens les plus compétents, les savants les plus éminents. J'en trouvais beaucoup... A la fin de l'entretien, je demandais à ceux qui me semblaient tout à fait convenir pour les postes que je souhaitais attribuer – et peut-être pour me donner bonne conscience plus qu'autre chose – s'ils étaient prêts à renoncer à leur famille et à leurs amis pour un travail lointain, très lointain. Ceux qui me répondaient " oui " sans hésiter – et ils étaient nombreux – étaient immédiatement copiés dans la dimension Primus.

Après ces entretiens, je disposais d'une vingtaine de personnes extrêmement compétentes dans mon monde. Je leur expliquai, en étant tout à fait honnête, ce qui se passait exactement. Etant devant le fait accompli, et en tant que scientifiques, ils n'avaient pas d'autre alternative que de me croire. Je leur promis – et je pouvais me le permettre- qu'il pourraient, matériellement parlant, avoir tout ce qu'ils désiraient, et ceci sans limite, à la condition qu'ils travaillent d'arrache-pied pour recréer un monde viable à partir du néant

A mon plus grand étonnement, ils étaient, et sans exception, tous très enthousiasmés par ce qu'il leur arrivait. D'autant plus que j'avais la possibilité de leur apporter leur maison, femme, et enfants, sans que tout ceci ait une quelconque conséquence dans le monde réel... Ce que je fis, d'ailleurs, pour la plupart d'entre eux.

J'avais ainsi créé une sorte de paradis, où tout vice me semblait devenu impossible... j'avais ainsi fondé ma réflexion : le vice est la conséquence de l'insatisfaction. Et, étant donné que chacun pouvait, de façon illimitée, obtenir ce qu'il voulait, le sentiment même de manque de satisfaction ne pouvait pas exister. C'était ainsi que je pensais préserver l'intégrité de mon " paradis ".

Parmi tous les scientifiques que j'avais fait venir, il y avait un dénommé Lombard, qui se disait spécialiste en écosystèmes,

en biologie et en géologie. C'était donc dans un but purement informatif que je lui avais demandé de m'expliquer tous les phénomènes qui pouvaient se passer dans la dimension Primus.

En d'autres termes, je lui avais demandé des analyses du sol, du ciel, et de l'"atmosphère". Mieux que ça, je voulais tout savoir sur le monde qui nous entourait. J'avais, pour lui simplifier la tâche, importé tout un bâtiment du CNRS. Il y trouverait tout le matériel nécessaire à sa recherche, et ceci dans le seul but de satisfaire ma soif de connaissances sur la dimension Primus.

En ce qui concernait l'énergie électrique, j'avais résolu le problème : un simple système de groupe électrogène thermique surpuissant, relié à un château d'eau rempli de carburant, suffisant à alimenter pendant un mois toute la dimension. De plus, pour éviter une éventuelle pollution, les ingénieurs avaient construit un système de catalyseur qui réduisait considérablement les gaz d'échappement, qui s'échappaient sous forme de carbone pur et de vapeur d'eau, qui étaient immédiatement recyclés.

En fin de compte, tout avançait extrêmement vite. Le temps passait à une vitesse folle, je ne me rendais pas compte des jours qui s'écoulaient – car la dimension Primus étaient en permanence illuminée. Les mois succédaient aux semaines. J'importais régulièrement de quoi faire subsister tous mes contemporains, et j'en profitais pour faire venir de plus en plus de monde. Les buildings se construisaient considérablement vite. Les installations utilitaires, telles que l'électricité, ou l'eau courante venant d'un second château d'eau, étaient à présent uniformément installées.

Les habitants de ma petite ville m'avaient élu Maire, et construit un sympathique hôtel de ville. La population croissait de jour en jour, si bien que le nombre de citoyens s'éleva bientôt à quelques milliers. J'étais extrêmement fier d'avoir dirigé la création d'une telle ville, où l'on ne trouvait ni haine, ni malveillance, ni délinquance. J'étais à la tête d'un monde idéal, d'un réel paradis. Tout marchait trop bien ...

Chapitre VII : La Routine

Au bout de deux ans, j'admirais le travail que nous avions fait. La ville, quasiment achevée, était à présent totalement similaire aux petites villes de banlieue que l'on connaît. Il y avait pratiquement tout, hormis les magasins comme les boulangeries, les boucheries, les bureaux de tabac, les épiceries, et tous ceux qui vendaient au détail. Toutes ces échoppes étaient remplacées par un seul et unique magasin qui était constamment réapprovisionné par moi, tous les matins. En ce qui concernait l'eau, c'était moi, également, qui l'importait.

La majorité des habitants étaient des scientifiques, ou encore des gens qui avaient un métier qui pouvait favoriser la construction de la ville. Les autres étaient leurs familles et amis. Ces scientifiques avaient chacun un tâche particulière et rigoureuse. Dans un premier temps, aucun d'eux ne pouvait se permettre d'y faillir, sous peine d'emmener la dimension vers une certaine instabilité, et de mettre en danger la vie des autres. Puis, au fil des mois, toutes les installations nécessaires à une vie correcte avaient été construites. Parmi elles, on comptait des réseaux extrêmement élaborés de transport : gaz, électricité, tout-à-l'égout , etc... tout ceci passant dans des tuyaux que nous avions enfouis de manière rigoureuse dans le sol.

Entre autres, les installations fonctionnelles comprenaient diverses usines pour le recyclage des eaux usées. Cependant, la pollution dégagée par ces usines était telle, qu'après un mois de fonctionnement, nous avons été obligés de les supprimer. Etant donné qu'il n'y avait pas de vent, donc pas de brassage d'air, le renouvellement de l'atmosphère ne se faisait pas. Nous ne pouvions pas nous permettre de surpolluer le monde. Le peu de plantes vertes qui avaient été importées suffisaient à peine à renouveler le dioxyde de carbone de notre respiration. C'est pour cela que j'avais fait construire un gigantesque château d'eau que je réapprovisionnais régulièrement, lors de mes fréquents déplacements dans la dimension réelle.

En ce qui concernait tous les détails scientifiques sur la dimension, j'avais demandé au professeur Lombard du CNRS d'analyser la situation. Je le reçut, et il me dit en ces termes : " Nous sommes en présence d'une atmosphère élaborée, qui, on peut le dire, ressemble grandement à l'atmosphère terrestre. La composition en Azote / Oxygène / CO₂ / H₂ / divers s'élèvent à quasiment tout endroit de la dimension, à respectivement à des proportions de 70 / 28 / 1 / 0.3 / 0.7. Vous remarquerez, au passage, une plus forte concentration on oxygène que sur l'atmosphère terrestre. Nous avons également, grâce à une nouvelle méthode, procédé à une étude thermodynamique verticale de la dimension, c'est à dire de la pression, de la température, mais aussi de la luminosité et de la pesanteur, ceci en fonction de l'altitude. A notre stupeur, nous avons conclu qu'à une hauteur z quelconque, nous sommes en présence d'une pression de 1 bar, d'une température de 21°C, d'une luminosité d'intensité constante, et d'une accélération de la pesanteur g de 10 mètres par secondes carré. Croyez bien que nous sommes montés à plus de cinquante kilomètres. Toutes ces données étaient vérifiées à tout instant, sans exceptions aucune.

Pour le sol, nous sommes en présence d'une matière assez singulière, un mélange de carbones et de calcaires, et d'un autre élément complexe dont je suis, pour le moment, totalement incapable de vous citer les composants. Cette matière ressemble à.. comment dirais-je... de la mousse artificielle, du plastique. Ça à l'air d'être assez solide, et je pense que nous pourrons sans difficulté creuser des tranchées pour faire passer des canalisations. Il suffira de renforcer les tuyaux avec du silicium, que vous pourrez trouver n'importe où sur terre. Ha... oui... De plus, il faut que vous sachiez que ce sol est complètement imperméable. J'ai fait un forage sur 3 kilomètres, et j'ai analysé la carotte. Ce qui est à la fois, rassurant et inquiétant, c'est que le sol semble être totalement uniforme sur toute la profondeur. C'est très solide, et même parfaitement idéal pour construire des bâtiments extrêmement lourds. Seulement voilà, du point de vue géologique, je pense qu'il n'y a aucune nappe phréatique ; et le plus important de tout cela, c'est qu'il est absolument

impossible de faire pousser un quelconque végétal dans ce sol.

Pour finir, il semblerait que l'endroit sur lequel nous nous trouvons ne soit pas une planète sphérique, mais un plan qui s'étend à l'infini. Aussi loin que nous ont mené nos recherches, nous n'avons pu trouver de raison suffisante pour désavouer cette hypothèse. Par exemple, l'écoulement des fluides n'est en rien perturbé par la force de Coriolis : les fluides s'écoulent vers le bas sans tourner. Enfin, n'ayant trouvé aucune trace de perturbations de l'atmosphère, et après avoir scanné aux ultrasons les alentours de la ville sur plusieurs centaines de kilomètres, nous n'avons trouvé aucune trace de vie autre que nous. Je pense que nous sommes absolument seuls dans cet endroit.

Chapitre VIII : L'Incident

La journée fut fatigante. Epuisante, même. Il faut dire que j'avais ce jour là inauguré deux stades et une école. J'avais en plus de cela supervisé la révision du générateur d'électricité. Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je rejoignis ma propre maison, la toute première importée. Elle était devenu le centre de la ville, dont le nombre avoisinait les douze mille habitants, ce qui était tout de même relativement énorme pour un monde qui avait été découvert et installé en moins de trois années.

La période de Noël approchait. Les saisons et les jours n'existant pas, il était impossible pour quiconque de savoir le jour que l'on était. C'est grâce à l'un des ingénieurs que nos maisons furent quasiment toutes équipées de vitres qui se tintaient plus ou moins suivant l'heure du jour, et ceci en respectant les saisons, de manière à ne pas déstabiliser le système biologique des habitants.

Après avoir enlevé mon manteau et pénétré dans ma chambre, j'examinais une nouvelle fois la racine, et je la posais sur la table de chevet avant de me coucher. A ce moment là, je ne sut pourquoi, j'eus un frisson. Il ne faisait pas froid, pourtant... j'avais dû attraper quelque chose près des grandes turbines de refroidissement du groupe électrogène. Puis, je réalisais que je devais être malade, car, effectivement, j'avais extrêmement froid.

Je résolus de descendre à la cuisine pour me faire une tisane. Pendant que l'eau chauffait, inconsciemment, je pris quelques bûches sous la cheminée, et j'allumais un feu. Je voyais la fumée monter par la cheminée. Le feu rayonnait et remplissait la pièce et la maison d'une douce chaleur. Je retournais à la cuisine, bus ma tisane et montais me coucher .

Je fus réveillé vers 3 heures du matin par une épaisse fumée grise qui envahissait ma chambre. Je suffoquais. Mes yeux me piquaient. J'enfilais rapidement ma veste, mis mes chaussures, et ouvrit la porte de ma chambre. Je pris une bouffée d'air brûlant dans la figure : le feu avait déjà envahi tout mon rez-de-chaussée. Je ne me démontais pas pour

autant : j'ouvris la fenêtre et inspirais un air glacé, mais plus pur que celui que j'avais respiré jusqu'à maintenant.

J'enjambais la fenêtre et je m'agrippais à ma gouttière pour me laisser descendre jusqu'à mon jardin. Sans réfléchir, je courus vers le centre de la rue, pour me retrouver le plus loin possible du foyer, sans pour autant quitter des yeux ma maison. Je constatais avec effroi que le feu avait déjà gagné deux ou trois autres habitations aux alentours.

Quelques badauds s'attroupaient déjà autour de mon quartier. Les pompiers mirent un quart d'heure pour arriver, et lorsqu'ils furent enfin là, il leur fallut bien deux heures pour éteindre l'incendie. Heureusement, grâce aux appareils perfectionnés dont nous disposions, le feu ne s'étendit pas outre mesure. Après cette mésaventure, je me réfugiais dans mon appartement de fonction, à la mairie, où je terminais ma nuit.

Le lendemain, je fus réveillé par le téléphone. C'était l'un de mes adjoints qui m'appelait pour m'annoncer que les réserves d'eau avaient considérablement baissé, en raison de l'incendie de la nuit précédente, et qu'il serait plus que raisonnable d'importer au plus tôt de quoi renouveler la réserve d'eau. Je toussais une ou deux fois, me levais et enfilais mon manteau. Je claqua des doigts de la main gauche. Rien ne se passa.

Ce fut cette fois un frisson d'horreur glacé qui me parcourut la colonne vertébrale de bas en haut.

Chapitre IX : La Déchéance

C'est avec le plus grand effroi que je compris mon affreuse situation ; j'étais à présent bloqué dans un monde avec plusieurs milliers d'habitants sous ma juridiction, et la réserve d'eau dont nous disposions étaient ridicule. Nous ne pourrions pas survivre plus d'une semaine. Et il m'était absolument impossible de revenir dans la dimension contemporaine, la racine ayant brûlé avec ma maison. Tout cela signifiait que nous n'étions rien d'autre que des condamnés dans une immense prison, sans aucune porte de sortie, sans aucun échappatoire. Notre seul destin à présent : mourir.

Il me fallait à présent annoncer la nouvelle aux habitants de la dimension l'affreuse nouvelle, ce que je fis immédiatement par le biais de la radio :

" Mes chers concitoyens et amis... vous n'êtes pas sans savoir qu'un incendie d'origine accidentelle a ravagé, cette nuit, le centre de notre ville. Les dégâts sont importants, mais il n'y a heureusement aucune victime. Grâce à l'intervention de nos pompiers municipaux volontaires, l'incendie a été maîtrisé. Les fumées toxiques ont déjà été partiellement recyclées par les services de traitement des gaz toxiques. L'incident est clos à présent.

Cependant, chers administrés, je ferais appel à votre sens de l'économie. En effet, les réserves d'eau étant relativement basse, je vous demande de faire preuve d'extrêmement de prudence en ce qui concerne votre consommation. Voilà, c'est à peu près tout. J'espère pouvoir vous faire confiance "

Ah... quel naïf je faisais... j'espérais leur faire confiance ... La rumeur que l'eau ne pouvait pas être renouvelée se répandit comme une traînée de poudre. (Quel humoriste de mauvais goût parlerait de la goutte d'eau qui a mis le feu aux poudres ?) Les robinets de la ville coulèrent pendant une demi-heure : les habitants avaient entrepris de faire des réserves d'eau avant l'imminente pénurie. Puis, au bout de ce laps de temps, le château d'eau avait été complètement vidé. Ils voyaient bien que l'eau n'arrivaient plus.

Une manifestation se forma alors autour de l'hôtel de ville. Il y avait là plus de la moitié de la ville. Ils criaient mon nom, ils voulaient une explication. Je pensais, à tort, qu'en leur disant la vérité une fois de plus, je pourrais éviter l'émeute. Je m'adressais à eux :

" En effet, mes amis, ce que vous pensez est juste : je n'ai plus la possibilité d'importer de l'eau dans notre dimension. C'est pour cela que, dans un premier temps, je vous avais demandé de restreindre votre consommation. Malheureusement, vous ne l'avez pas fait, et vous avez même fait le contraire. A présent, les réserves d'eau sont nulles. La seule eau qui reste est stockée chez chacun d'entre vous. "

Mais certains n'avaient pas eu le temps de faire des réserves suffisantes. Chacun regardait son voisin avec un air suspicieux, en pensant qu'il avait amassé beaucoup plus d'eau que lui. C'est dans une ambiance déplorable que chacun rentra chez soi. Cette situation dura trois jours.

Au bout de ces trois jours, les réserves d'eau des moins avantagés étaient à sec. La nuit, il y avait des effractions dans les maisons. C'était de simples vols, tout d'abord. Puis, la nuit suivante, il y avait des combats au couteau dans les paisibles villas. Il y eut des meurtres. L'horreur s'installa. Des clans se formèrent ; leur seul but : prendre de l'eau. Tout le monde était atteint par cette immense folie. Même de jour, on assistait à des combats en pleine rue : des groupes de quinze personnes attaquaient quiconque semblait transporter tout ce qui ressemblait à une bouteille.

Je regardais, impuissant, tous ces pauvres gens, qui étaient pourtant, il y avait une semaine, si sympathiques et si intelligents. Le besoin leur avait fait perdre la tête et ils étaient presque devenus des animaux, qui combattaient pour obtenir de quoi subsister. Je ne comptais plus le nombre de morts. Pour ma part, j'avais survécu une semaine terré dans mon bureau, à l'hôtel de ville, à réfléchir à une solution. Mais je ne pouvais rien accomplir seul. Il me fallait de l'aide.

Lorsque je sortis de la mairie, j'étais à bout de force. Le paysage qui s'offrait à moi était affreux : toutes les habitations avaient été détruites, tout avait brûlé. Je m'étais souvent imaginé l'apocalypse. Je ne pensais pas que je le verrais un

jour. Je marchais avec énormément de mal. Je me mis alors à la quête d'un peu d'eau, ou encore d'aide pour remettre les stations d'épuration en marche.

Chapitre X : Epilogue

Voilà. Mon récit est à présent terminé. Vous savez tout. Je vais me relever lentement, et me rendre vers ma maison, celle qui a brûlé, et m'y reposer définitivement. J'ai beaucoup de mal à traverser la rue. Des gravats et des corps l'encombrent. Impossible de me rendre plus loin, la rue est bouchée. Je m'allonge, et je jette un dernier regard au ciel. Ce n'est plus qu'une question de secondes à présent. Dans un dernier effort, je tourne ma tête vers ma maison.

J'eus juste le temps d'apercevoir à travers la fenêtre carbonisée, un rayon lumineux vert qui émanait de ma racine, intacte. Je poussais un soupir et fermais les yeux.

FIN